

ZANORAH

CHAPITRE PREMIER

Bon dieu, quelle gueule de bois ! J'ai la tête comme une citrouille de Séréna. J'essaye de me remémorer ma soirée d'hier, vainement, j'abandonne vite, mes pauvres neurones ne résisteraient pas. Je m'étale sur mon pieu et tente d'ouvrir un œil. Tout tourne autour de moi.

Je parviens enfin à me lever au bout d'un laps de temps que je me refuse à calculer. Je me dirige à tâtons vers la douche de revitalisants. Par miracle, je parviens à la mettre en route et je m'abandonne à ses bienfaits.

Ce n'est pas encore la pleine forme, mais cela va mieux.

Je programme le sustentateur et mange un morceau, je me risque à absorber un verre de ce petit vin aigrelet qui a fait la réputation du vignoble de Bakaa, troisième planète du système Ora de la galaxie NGC 827 où je me trouve présentement.

Pourquoi je m'y trouve, ça c'est une autre affaire. N'allez surtout pas croire que je me sente une vocation de vigneron, j'ai, paraît-il, un lointain ancêtre qui cultivait la vigne jadis, sur terre... mais l'hérédité n'a pas joué !

À vrai dire, je ne connais pas plus Bakaa que je ne connais la terre... du moins Terre 1, celle dont nous sommes issus. Certains disent même qu'elle n'existe plus ou qu'elle se trouve dans un autre espace-temps ou bien encore qu'elle a été détruite. En bref, cela n'est pas mon problème... qu'elle ait existé ou non, quelle importance !

Les souvenirs commencent à revenir et le moins que je puisse en dire c'est que le peu qui me revient en mémoire n'est pas très réjouissant. Un coup d'œil à mon portefeuille me confirme ce que je pensais. Plus un crédit à gauche... ni à droite d'ailleurs.

J'ai joué tout ce que je possédais. Je me souviens maintenant. Comment ais-je pu faire confiance à des Vlarstiens. Je ne suis pas raciste, loin de là, mais cela ne m'empêche nullement d'avoir les yeux ouverts, ces êtres morphologiquement proches de nous, ne sont pas des hommes, tout au plus des intermédiaires entre le lézard et l'homme. Impossible de lire le moindre sentiment dans leurs yeux vitreux. J'aurais du me méfier de leur résistance à l'alcool. Ils m'ont bien eu, ma solde de l'année y est passée !

Et l'appareil ! Bon dieu ! Je consulte mon indicateur temporel. Il a dû décoller. Il ne me reste que quelques minutes, en admettant que les formalités de décollage aient été un peu plus longues que prévues.

Je m'habille en toute hâte. J'aurais bien aimé retrouver mes trois Vlarstiens, histoire de régler mes comptes mais je n'aurais pas le temps. Ce n'est que partie remise, j'ai une mémoire d'éléphant surtout pour les vacheries.

Je saute sur le trottoir roulant et je cours le plus vite que je peux sous les regards étonnés et réprobateurs des passants. Le cosmodrome se trouve à l'autre extrémité de la cité. Je n'aurais jamais cru que Bakaa fut si étendu. Ils n'ont guère d'imagination ces Bakaiens en tout cas pour donner le même nom à leur planète et à leur capitale.

Je suis à bout de souffle quand j'aperçois enfin les lumières du cosmodrome. Je saute sur le sol et continue ma course jusqu'à l'entrée. Deux androïdes me barrent le passage, avec eux pas moyens de négociier.

— Ça va, ça va, c'est bon.

Je cherche ma plaque d'identité. Qu'est-ce que j'ai pu en foutre !

J'ai beau fouiller toutes les poches de ma combinaison, je ne trouve rien. Bon dieu, ces salauds de Vlarstiens m'ont tout piqué, ils tirent argent de tout et ma plaque, comme toutes les plaques est en platine. Les vaches, ils me l'ont fauchée. Comment expliquer ça à ces deux mécaniques à forme humaine.

Par-dessus leurs épaules, j'aperçois le museau de l'Altair mon vaisseau. J'ai encore une chance si je peux contacter le commandant de la base.

— Le commandant ... Je veux voir le commandant, emmenez-moi auprès de lui.

Ils me regardent de leurs yeux caméras inexpressifs et ne bronchent pas.

— Votre carte s'il vous plaît, dit l'un d'entre eux.

— Je ne l'ai pas. Je suis le lieutenant Daan de l'I.G.L.

— Vous devez avoir une carte, répète la mécanique.

— Je l'ai perdue, ou on me l'a volée, je ne sais plus. Je veux voir le commandant.

— Le commandant n'est pas arrivé.

— Son remplaçant, quelqu'un d'autre, n'importe qui ! Mon navire va décoller dans quelques minutes. Vous savez ce que cela veut dire.

J'ai beau hurler comme un sourd, je sais bien que cela ne sert à rien. Un nouveau coup d'œil par-dessus les épaules de ces stupides tas de plastoïde. Je pâlis, la brume caractéristique qui précède la mise à feu des réacteurs s'élève. Je n'ai plus le temps de discuter. Je feins de battre en retraite, je fais demi-tour et m'éloigne. Les deux androïdes retournent à leur poste.

Je sais que je vais avoir des ennuis si je mets en application le plan qui vient de me traverser l'esprit, mais sans doute beaucoup moins que si je ne rejoins pas mon poste. En tout cas, il faut me décider et je me décide. Ma main crispe sur la crosse de mon paralysateur. J'enclenche la touche sur « *maximum* » cela provoquera un blocage momentané dans les circuits des androïdes, de quoi calmer leur zèle une bonne demi-heure, le temps qu'ils s'auto-réparent. Pas d'autre solution !

Je reviens sur mes pas. Immédiatement les deux mécaniques se retournent et me fond face. Je les fige en une seconde et prends mes jambes à mon cou, je fonce vers l'Altair. Coup de chance, la passerelle est entrain de réintégrer les flancs du vaisseau. Je fais un bond et suis entraîné en même temps qu'elle. Je respire.

Je n'ai que peu de temps pour franchir le sas et accéder à l'intérieur du navire sinon je ne serais pas beau à voir dans quelques minutes, si jamais on retrouve quelque chose de moi. Les hommes descendent du singe, disait-on jadis, une sorte de mémoire chromosomique doit m'en faire souvenir, d'un coup de reins, j'évite le logement de la passerelle, je me serais fait broyer et je fonce vers le sas. Miracle, il n'est pas verrouillé : J'agis sans réfléchir, uniquement mû par le conditionnement acquis par les années d'entraînement et je me retrouve dans la soute. Bien près des réacteurs. Il faut absolument que je parvienne à me protéger les tympans, les sifflements stridents qui vont jusqu'aux ultrasons me tueraient aussi sûrement qu'une décharge de rayonnant.

J'avise un scaphandre réservé au déplacement dans les soutes et je cours vers lui, je décroche l'épaisse combinaison et me hâte de l'enfiler car je n'aurais pas le temps de rejoindre l'autre sas situé à l'extrémité opposée de la salle, à plus de deux cents mètres.

J'ai fini d'enclencher la dernière touche-pression quand je sens le sol osciller sous mes pas. L'Altair décolle. Je n'ai oublié qu'une seule chose, c'est que si les marchandises sont arrimés, moi je ne le suis pas, et je commence à me soulever, bientôt je flotte en pleine apesanteur. Il faut que je m'agrippe quelque part ou que je tente de joindre l'interphone. À la réflexion, c'est idiot, car même si j'y parviens, personne ne peut rien faire pour moi. L'équipage ne peut pas bouger en période de décollage.

Une poutrelle, je la saisis en plein « *vol* », c'est le cas de le dire. Il ne me reste plus qu'à attendre.

« Cinq minutes dans les bras d'une belle fille et cinq minutes le derrière sur un poêle », c'est le même laps de temps et pourtant on pourrait ajouter « cinq minutes accroché à une poutrelle d'une soute de navire spatial ». En tous cas cinq minutes, c'est long, très long et c'est juste le temps qu'il faut à l'Altair pour s'arracher aux différentes couches atmosphériques de Bakaa

La pesanteur revient brutalement et je me retrouve par terre, les quatre fers à l'air. Je me hâte de quitter le scaphandre, je vais tenter de rejoindre mon poste sans tambour, ni trompette, peut-être ne s'est on pas aperçu de mon absence.

Fol espoir, je sais fort bien que c'est impossible, d'autant plus que ma fonction est celle de pilote. J'y pense tout à coup, qui m'a remplacé ? Qui a fait décoller l'appareil ? Il y a quelque chose qui m'étonne, que le commandant Isaa ne se soit pas inquiété de moi. Je sais bien qu'il lui était impossible de retarder le départ de l'Altaïr étant donné les impératifs de disponibilité des faisceaux trajectoriels mais tout de même. Le « *foin* » que j'ai fait dans ce troquet dont je ne me souviens plus le nom aurait dû lui permettre de me retrouver facilement.

Isaa est plus que le capitaine, c'est un ami, peut-être mon seul ami, nous avons été dans l'armée régulière ensemble, vraiment je ne comprends pas.

Je me débarrasse de ma combinaison. Ma cabine est au troisième niveau. J'appelle l'ascenseur, il répond immédiatement à mes sollicitations. Je m'introduis dans la cabine, j'enclenche les touches, l'appareil m'emporte.

Les portes coulissent. J'ai un brusque mouvement de recul, un homme me fait face. Un homme que je ne connais pas, deux Vlarstiens se tiennent à ses côtés et ceux-là je ne les connais que trop, ce sont deux de mes trois joueurs !

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je vais vous fournir toutes les explications Lieutenant Daan.

Je réponds beaucoup plus à l'invitation du rayonnant pointé sur moi qu'à l'amabilité du sourire qu'affiche l'inconnu.

Je sors.

— Avancez, je vous en prie Lieutenant jusqu'à votre cabine, vous connaissez le chemin, n'est-ce pas.

Et il se fout de moi en plus, néanmoins je ne suis guère en situation pour fanfaronner. J'obéis, j'essaie de comprendre. Que font ces hommes ici ? Si je peux appeler Homme les Vlarstiens. La loi leur interdit d'emprunter les vaisseaux réservés aux humains non par racisme, mais ces êtres étranges ont la particularité de perturber certains instruments et de plus leur comportement dans l'espace est... disons... déplacé... pour ne pas dire plus ; Leur appétit sexuel est sans limite et on raconte... mais je n'ai pas le temps de me remémorer tous les « *on dit* » galactiques. Je suis devant la porte de ma cabine.

— Entrez, je vous en prie, dit l'homme d'une voix douceuse.

L'ouverture des portes est réglée sur mes ondes biologiques. J'applique ma paume sur le battant, la porte s'ouvre. Je rentre suivi par l'homme et les deux Vlarstiens qui me contemplant de leurs yeux inexpressifs de reptiles.

Je veux afficher une certaine désinvolture à défaut de désinvolture certaine et je m'assois sur le rebord de la couchette. Je prends une cigarette sur la tablette, l'allume posément et demande calmement.

— Où est le commandant Isaa ?

— Rassurez-vous, il est à son poste comme à l'habitude... enfin presque. Autant vous le dire tout de suite, nous sommes maîtres du navire, il faudra vous faire à cette idée ou bien...

— Ou bien ?

— Nous serions désolés d'avoir à vous y contraindre.